

## RÉCENSIONS

-

S.E.R. | « Études »

2022/1 Janvier | pages 121 à 144

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4289.0121

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-2022-1-page-121.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

© S.E.R.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**Mohamed Mbougar Sarr****La plus secrète  
mémoire  
des hommes**

Philippe Rey – Jimsaan, 2021,  
prix Goncourt, prix Transfuge du  
meilleur roman de langue française,  
prix Hennessy du livre, prix Fetkann  
– Maryse Condé, 448 pages, 22 €.

■ Pour qui est partagé entre deux cultures, deux continents parfois dressés naguère l'un contre l'autre, il existe un « troisième continent » où vivre, se réconcilier avec soi-même : la littérature. Cette affirmation de Mohamed Mbougar Sarr trouve sa confirmation exemplaire à plus d'un titre, dans son quatrième roman, couronné par le prix Goncourt 2021, coédité par deux maisons d'édition, française et sénégalaise. Le fil rouge de l'œuvre est la quête de Diégane, principal narrateur, écrivain et natif du Sénégal, sur les traces de son compatriote T. C. Elimane, écrivain maudit des années 1930, disparu après la publication d'une unique œuvre, *Le labyrinthe de l'inhumain*. Cette figure – omniprésente quoique toujours en creux dans le roman – est en partie inspirée par la tragédie de l'auteur malien Yambo Ouologuem, véritable écrivain cette fois (auquel est dédié le roman de Sarr), accusé de plagiat après avoir reçu le prix Renaudot en 1968. Mise en abyme, donc, dans ce roman foisonnant, polyphonique, d'une époustouflante richesse narrative. Qu'il

arrive au lecteur de se perdre dans l'entrelacement des voix et des histoires rapportées, des multiples références littéraires, des personnages et écrits réels ou fictifs, dans les existences respectives des deux romanciers : peu importe. Il se laissera vite à nouveau emporter par la puissance de la prose de Sarr, les rebondissements de l'enquête que mène Diégane à travers le monde (de la France à l'Afrique, en passant par l'Argentine) et durant près d'un siècle (temps du colonialisme, de la Première Guerre mondiale avec ses tirailleurs sénégalais, de l'occupation allemande jusqu'aux récents troubles à Dakar). Magnifiques et troublantes sont les femmes rencontrées : ainsi la belle Siga, dépositaire du secret d'Elimane, et l'inoubliable Mossane, « enfoncée dans son puits intérieur », immobile sous son mangui. Magnifiques, les nombreuses scènes nourries de mythes et de rites africains. Au fil de ses recherches, surgissent pour Diégane des interrogations essentielles : sur le livre et sa réception, sur l'écriture et sa nécessité pour « toute personne hantée par la littérature » (« écrire, ne pas écrire » sont les ultimes mots du roman). Hymne à la littérature, le roman de Sarr est aussi celui de la mémoire, de l'oubli et de la transmission... Des questions qui sont au cœur de la vie de tout être humain, de quelque continent dont il soit originaire.

■ Marie Goudot

**Deborah Levy****État des lieux**

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Céline Leroy. Éditions du sous-sol, 2021, 240 pages, 18 €.

■ Ce dernier opus de l'autrice anglaise clôt la trilogie de son « autobiographie en mouvement » (*Ce que je ne veux pas savoir* et *Le coût de la vie*, Éditions du sous-sol, 2020, en coffret en 2021). Deborah Levy approche de la soixantaine, sa dernière fille quitte le nid familial londonien et elle se retrouve seule, avec l'envie d'une maison à elle, à la campagne ou en bord de mer, un endroit que son imagination crée de toutes pièces, plus vaste que le cabanon d'écriture dont elle est locataire. Matériellement difficile à concrétiser, ce rêve l'accompagne pourtant tout au long de ses déplacements : festival littéraire à Mumbai, résidence d'artiste à Paris, séjour à Berlin, vacances en Grèce... En parallèle, des auteurs nourrissent sa réflexion sur l'espace domestique : Duras, Beauvoir et Bachelard figurent en bonne place parmi ses références. Partant de l'idée d'un lieu à soi, vide ou plein, elle considère les façons de l'habiter et la liberté dont les femmes y jouissent. Elle prend exemple sur la création, où le personnage féminin n'échappe pas aux préjugés : indépendant, libre et excentrique, il sera suspect, voire taxé de folie, d'asociabilité ou d'anormalité, s'il est seul et vieillissant. Deborah Levy s'attache à l'infra-ordinaire, cher à Georges Perec, par sa pratique de l'inventaire, et se rend aussi disponible au-dedans que réceptive au-dehors.

Faisant provision d'anecdotes en apparence futiles et de rencontres fortuites qu'elle intègre à son expérience d'écriture, elle dynamise le genre autobiographique qui s'avère tout à la fois explorateur, narratif et réflexif. L'autrice invite ainsi le lecteur dans son intérieur et dans son intériorité, les lieux l'habitant davantage qu'elle ne les habite, son unique possession et propriété étant son œuvre littéraire.

■ Aline Sirba

**Mario Vargas Llosa****Temps sauvages**

Traduit de l'espagnol (Pérou) par Albert Bensoussan et Daniel Lefort. Gallimard, « Du monde entier », 2021, 400 pages, 23 €.

■ L'auteur hispano-péruvien né en 1936, prix Nobel de littérature 2010, narre le coup d'État de 1954 fomenté avec éclat au Guatemala par la CIA, qui fit déposer le progressiste colonel Jacobo Árbenz Guzmán, élu à l'issue des premières élections libres dans le pays, pour le vil Carlos Castillo Armas, dit « Face de hache ». L'expression « République bananière » semble n'avoir jamais été mieux illustrée que dans ce roman épique, qui s'adapterait très bien à l'écran. Le président Árbenz, mû par le désir de sortir son pays de la nuit féodale pour le hisser au standard d'une démocratie nord-américaine, décida, en dépit du climat enfiévré de chasse aux sorcières, qu'on taxât le *trust* United Fruit Company, dit « la

Pieuvre ». Cette téméraire volonté de réforme agraire apparut comme un *casus belli* pour la fruitière, et valut à son promoteur l'infamie et l'exil forcé. Cet homme loyal et droit détonne dans ce marais de misérables agents doubles, trafiquants et nervis aux surnoms imaginés qui rappellent ceux des romans d'Albert Simonin. C'est le gangstérisme de Paname transposé et institutionnalisé sous la bannière tropicale de Guatemala (ville), capitale d'un pays où la junta militaire anti-communiste largua sans complexe les amarres avec l'humanité. Dès lors, les « temps sauvages » purent commencer, derrière le sourire de réclame de la troublante et duplice miss Chiquita, qui sut ensorceler le président Armas pour devenir sa maîtresse officielle. Mario Vargas Llosa reste fidèle, dans cette fiction inspirée de faits authentiques, à la facture narrative de ses romans qui traverse les temps, les rétrécit ou les dilate pour mieux épouser le réel selon le cours du récit. Il sait défier avec art le cadre strict de la grammaire dont l'œuvre tire en partie sa force.

■ Bertrand Levoyer

**Nicolas Cavaillès**

## **Le temps de Tycho**

Éditions Corti, « Domaine français »,  
2021, 108 pages, 15,50 €.

■ L'observation et la mesure sont les fondements de la connaissance du temps. Cette intuition méthodologique de l'astronome danois Tycho

Brahe (1546-1601) semble en faire un maître à penser de notre propre obsession de la mesure instrumentale du temps et de la vie. Le récit biographique de Nicolas Cavaillès apparaît ainsi d'abord comme le miroir de notre folie. Tycho Brahe compte d'abord les réussites en son formidable observatoire d'Uraniborg, où il élabore le sextant, le quadrant et nombre d'horloges. Très complexes mais jamais parfaitement exactes, les horloges finissent cependant par faire de leur maître un esclave, rongé par le démon de la mesure. En inventant la trotteuse, Tycho croit parachever son contrôle du temps. En réalité, il a créé un *memento mori* perpétuel. À ce point critique de la vie de Tycho, le récit prend la forme d'une ample glose du poème de Baudelaire, « L'horloge » (« Trois mille six cents fois par heure, la Seconde / Chuchote : Souviens-toi ! »), et en déploie avec obstination le romantisme torturé. Mais il y a encore une dimension supplémentaire et plus ardue dans ce récit. Comme dans l'art de l'emblème de la Renaissance, le moindre détail semble être le « chiffre » d'un questionnement philosophique vertigineux. Le lecteur peut se sentir comme indésirable dans le duel d'obsessions que se livrent l'auteur et son personnage : qu'est-ce que savoir ? Le temps nous précède-t-il ? Est-ce qu'écrire permet, plus que la fabrication d'instruments, de percer ce « flou du regard » qui nous prive de la véritable connaissance du temps ? Nicolas Cavaillès (qui a édité Emil Cioran dans la « Bibliothèque de la Pléiade ») semble donner la « preuve par Tycho » que la vie

d'un homme se passe à se mesurer à l'infini, jusqu'à ce que la mort le ramène à la mesure du néant.

■ Agnès Mannooretonil

**Michel Erman**

## **Marcel Proust, la vie, le temps**

Actes Sud, « Le souffle de l'esprit », 2021, 132 pages, 12 €.

■ « Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré. » Ces lignes célèbres de Marcel Proust ouvrent la postface à sa traduction de *Sésame et les lys* de John Ruskin (1906). Lire, écrire et vivre sont au cœur de ce bref et dense essai de Michel Erman. Se plonger dans *À la recherche du temps perdu* est une expérience où le tout de l'existence est en jeu. Pour l'auteur – et c'est là le mérite de ces analyses que de le rappeler avec brio – la vie, avec ses souffrances et ses plaisirs, et l'écriture sont les deux faces inséparables d'une même réalité temporelle vécue. Le narrateur, l'écrivain, la vie et les temps divers dont cette réalité compose l'unité plurielle constituent la chair de l'œuvre que Proust aura su restituer, faire renaître à travers d'innombrables nuances. Écrivain et penseur de la discontinuité, des « intermittences », Proust sait combien, sous les apparences d'une unité de la conscience, règnent des multiplicités impossibles à réduire à une essence consubstantielle. Nos

vies sont illusoirement chronologiques, et elles le sont avant tout de façon rétrospective, bien loin de la durée bergsonienne ! Le passé que l'on est parfois tenté de réduire à la nostalgie est une dimension du temps vécu, certes essentielle, qui se joue au présent. Écrire la vie, c'est se remémorer l'irréversible. « Chaque jour, je crois que j'existe pour la dernière fois. » Cet essai nous permet de redécouvrir un Proust proche qui donne à penser, vivre, écrire... lire.

■ Francis Wybrands

**François Angelier**

## **Georges Bernanos**

*La colère et la grâce*. Seuil, « Biographie », 2021, 576 pages, 25 €.

■ Saluons d'abord l'époustouflante érudition de cet ouvrage. Pour écrire sa biographie de Georges Bernanos (1888-1948), François Angelier a accumulé une masse de connaissances impressionnante. Il renvoie constamment à divers fonds d'archives, à la correspondance de l'écrivain, à ses écrits de jeunesse, aux dizaines d'ouvrages et articles déjà publiés sur lui et bien sûr à l'œuvre de Bernanos elle-même. Outre l'ampleur et la qualité de son information, il est une seconde qualité à cette biographie : le style du biographe. Angelier écrit en effet dans une langue imagée et vigoureuse qui interpelle régulièrement le lecteur. Cette manière d'écrire correspond finalement assez bien à celle de Bernanos,

toujours habitée par un souffle qui est parfois celui de la colère, parfois celui de la grâce. Cette colère et cette grâce – mentionnées dans l'éloquent sous-titre de la biographie – correspondent en vérité aux deux grands pans de l'œuvre bernanosienne. D'un côté, les « écrits de combat » – comme *La grande peur des bien-pensants* (Grasset, 1931) ou *Les grands cimetières sous la lune* (Plon, 1938) – dans lesquels le pamphlétaire Bernanos s'empporte contre les médiocrités de son temps, à commencer par celles de l'Église, des chrétiens et des Français, médiocrités insupportables au grand catholique et patriote qu'il était. De l'autre, les romans – au premier chef *Sous le soleil de Satan* (Plon, 1926) et le *Journal d'un curé de campagne* (Plon, 1936) – qui racontent l'histoire d'âmes souvent hésitantes, emportées du péché à la sainteté et de la foi au doute. Servie par une belle plume, gageons que cette très complète et intelligente biographie saura séduire tous ceux qui aiment Bernanos.

■ Cyprien Mycinski

**Collectif**

## Le Moyen Âge flamboyant

*Poésie et peinture.* Édition bilingue par Lucile Desmoulins. Iconographie par Chrystèle Blondeau. Préface de Michel Zink. Éditions Diane de Selliers, « Petite collection », 2021, 400 pages, 200 illustrations, 49 €.

■ Cet ouvrage montre magnifiquement que ledit « Moyen » Âge fut un

*grand* âge de la peinture, de la poésie et de l'amour. Ce volume lumineux met en regard cent dix poèmes du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle et deux cents œuvres extraites de manuscrits précieux, réalisées aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Les poèmes sont transcrits en français moderne et reproduits dans leur langue originale (langue d'oc, d'oïl et français moyen). Le florilège s'ouvre sur une chanson de Guillaume IX d'Aquitaine, premier troubadour de la *fin'amor*; une épitaphe de Jean Molinet le referme. On y rencontre l'amour lointain de Jaufré Rudel, la misogynie de Marcabrun, le légendaire amoureux d'Aliénor d'Aquitaine Bernard de Ventadour, l'amour fou de Gace Brulé, le très critique Peire Cardenal, et tant d'autres immenses troubadours (Raimbaut d'Orange, Bertrand de Born, Arnaut Daniel) et trouvères (Adam de la Halle) aux côtés de sublimes anonymes. On y croise aussi le célèbre Chrétien de Troyes, le facétieux François Villon, Christine de Pisan la chantre de la défense des femmes, le poète musicien Guillaume de Machaut, tel « dit de l'herberie » de Rutebeuf ou les rondeaux de Charles d'Orléans. Ces ballades, chansons, sirventès, aubes, lais, épîtres, fatrasies, rondeaux et pastourelles sont enluminés de miniatures éclatantes, admirables de finesse, qui rappellent le réalisme flamand et la peinture italienne. Complété de notices (sur les peintres, les poètes, les termes poétiques et les repères artistiques), cet ouvrage somptueux illustre notre merveilleux patrimoine.

■ Yves Leclair

Jean Miniac

**Béquille d'école**Éditions Conférence, 2020,  
288 pages, 21 €.

■ « Se pourrait-il que ce soit chez moi ? me dis-je souvent en arrivant à l'école. Curieuse sensation d'habiter un lieu de vie, lieu d'élection. Lieu d'habitation. » Ainsi commence ce témoignage sensible et pudique, sous forme de courts chapitres, comme autant d'instantanés poétiques. Dans une école, tout est langage. Une classe, même vide, nous dit l'intime : sa moiteur, ses odeurs, chaque objet abandonné sur une table, une chaise renversée. Cette communauté qu'est l'école est historique, en ce sens qu'en son sein se jouent des « devenir personnels – et les élèves le savent » : « Faire Église, ça doit être ça au fond. » « Je suis rempli d'un sentiment de reconnaissance et d'un zèle stimulé pour cette activité de service qu'on appelle l'éducation », dit Jean Miniac. Et il ajoute que celui qui l'exerce s'oublie dans le service, n'existe que « par l'autre, dans l'autre, au service de l'autre où il puise son bonheur ». Accompagner l'enfance (« le vent qui la traverse ») en ayant la force de garder et d'entretenir un « regard d'amour » promoteur, tel est le devoir que s'assigne cet éducateur heureux qui s'enrichit au contact des jeunes en difficulté qui lui sont confiés. Un manifeste « à l'ancienne » et sans mièvrerie qui vaut toutes les déclarations péremptoires sur l'éducation qui encombrant aujourd'hui les

médias, mais surtout qui rend le métier d'enseigner « aimable ».

■ Daniel Casadebaig

## HISTOIRE

Marie-Françoise Baslez

**L'Église à la maison***Histoire des premières communautés chrétiennes (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècles).* Salvator, 2021, 204 pages, 20 €.

■ Marie-Françoise Baslez, historienne reconnue des religions de l'Antiquité et en particulier des premiers temps de la religion chrétienne, développe dans cet ouvrage ses recherches sur la dynamique missionnaire de l'Église sous l'Empire romain, en particulier lors des trois premiers siècles. S'appuyant sur les écrits du Nouveau Testament, sur des sources non canoniques et sur les œuvres des Pères de l'Église, mais aussi sur les documents officiels du monde gréco-romain, elle s'intéresse au rôle joué par la famille et la maisonnée comme composante essentielle de l'organisation de la société et à ce qui a pu favoriser l'essaimage d'Églises de maisonnées urbaines dans le territoire rural. Elle réfléchit à partir des données que sont, aux premiers siècles, les Églises domestiques ou de maisonnée pour ensuite aborder des questions qui intéressent l'individu (place des femmes, vie et rôle des esclaves) et la communauté chrétienne (les associations chrétiennes dans la

cité, l'Église domiciliée, l'Église en réseaux). L'Église de la maisonnée ne s'est pas construite sur des rapports de domination, car les communautés chrétiennes réfléchirent à l'idée de service mutuel et s'inscrivirent dans le cadre des associations caritatives tolérées par le droit romain. Au-delà de l'égalité des hommes et des femmes devant Dieu, ces Églises ont affirmé la liberté comme droit de la personne face à la communauté collective, familiale, civique et ethnique – ce qui a été déterminant dans la pratique des maisonnées et dans la vie ecclésiale. Ce livre innovant permet de voir comment des groupes chrétiens particuliers, très divers, enracinés dans un cadre communautaire local, se sont organisés en réseau dans l'Église universelle.

■ Sylvie de Vulpillières

**Hugh McLeod**

## **Le déclin de la chrétienté en Occident**

*Autour de la crise religieuse  
des années 1960. Labor et Fides,  
2021, 480 pages, 24 €.*

■ Cet ouvrage, paru en 2007 et déjà un classique, n'est pas décliniste. Son titre original, *The religious crisis of the 60s*, est d'ailleurs plus neutre. L'auteur s'appuie sur des sources variées (statistiques, analyses de cas, témoignages) et prend en compte les évolutions culturelles, politiques, morales et esthétiques dans leur interac-

tion avec « le fait religieux », qu'il étudie dans une période et une zone étroitement circonscrites, mais décisives pour saisir la dynamique du « déclin ». Celui-ci, évidemment, était déjà en route au XVIII<sup>e</sup> siècle. Si les années 1960 ne marquent pas vraiment une rupture, elles scandent cependant une accélération dans la continuité. Les réformes des années 1960 ont leurs racines dans les années 1930, où s'intensifient les autocritiques du christianisme vécu et s'expriment des aspirations à un christianisme non religieux, dans la ligne de Bonhoeffer. Le concile Vatican II a élargi des perspectives sans entamer la structure pyramidale et le cléricalisme de l'Église romaine. Les prises de position des Églises face à l'évolution des mœurs varient selon les pays et les confessions. Il apparaît que les Églises « conservatrices » (évangéliques, baptistes, etc.) sont moins touchées par la baisse de la pratique que les « grandes Églises » et les Églises libérales. Le début des années 1970 verra le succès des charismatiques. Ce qui s'esquisse : un nouveau pluralisme, un foisonnement de petits groupes (ésotérisme, guérisons, etc.), le triomphe de l'individualisme. Le rôle majeur des divisions internes aux Églises dans l'accélération de la crise doit être noté. La finesse des analyses de Hugh McLeod met à mal les oppositions simplistes, comme celle entre le « sécularisme » européen et la « religiosité » américaine. Elle fait ressortir plutôt les différences dans la manière d'être « sécularisé » ou « religieux ». La



différence décisive consiste dans le mode d'imbrication de la religion dans la culture.

■ Dominique Salin

**Guillaume Cuchet**

## **Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?**

Seuil, « La couleur des idées », 2021, 256 pages, 21 €.

■ Dans *Comment notre monde a cessé d'être chrétien* (Seuil, 2018 ; cf. *Études*, n° 4247, mars 2018, pp. 129-130), Guillaume Cuchet avait fait « l'anatomie d'un effondrement », celui du catholicisme en France. L'historien y analysait comment et pourquoi, dans notre pays, la pratique religieuse catholique s'était brutalement repliée à partir des années 1960. Son nouveau livre se situe dans le prolongement direct du précédent. Cette fois, Cuchet n'étudie plus la chute, c'est-à-dire la déchristianisation, mais ce qui la suit, c'est-à-dire une France désormais postchrétienne. En neuf chapitres presque tous issus d'articles – dont quatre publiés dans *Études* – il revient sur les conséquences de l'effacement du catholicisme au sein de la société française. Il réfléchit ainsi à la mutation de la mort, transformée par la disparition des références chrétiennes. Il s'intéresse à une jeune génération massivement « sans religion » mais qui n'a pas eu à rompre avec le catholicisme, déjà abandonné par les parents, voire les grands-parents.

Il se penche sur le bric-à-brac spirituel qui sert souvent de béquille à nos contemporains, où le développement personnel se mélange à un bouddhisme très superficiel. Ce tableau, qui peut paraître un peu déprimant, s'achève par une conclusion dans laquelle l'auteur exprime son espoir de voir les catholiques français, devenus franchement minoritaires, réussir à maintenir en vie le catholicisme non seulement comme un patrimoine mais aussi et surtout comme une offre spirituelle vers laquelle, dans les générations post-chrétiennes, on pourrait un jour ressentir le besoin de se tourner à nouveau. En exergue de son livre, l'historien a placé une citation de Renan : « Les personnes religieuses vivent d'une ombre. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. De quoi vivra-t-on après nous ? » La question est angoissante, mais le lecteur ne peut manquer de se la poser en refermant l'ouvrage.

■ Cyprien Mycinski

**Maurizio Serra**

## **Le mystère Mussolini**

Perrin, 2021, 500 pages, 25 €.

■ Point de révélations fracassantes, ni de polémiques faciles dans ce portrait de Benito Mussolini (1883-1945). En ce sens, le titre de l'ouvrage, pour attractif qu'il soit, ne correspond pas tout à fait à son contenu. Le maître historien de l'académicien Maurizio Serra,

Renzo De Felice, avait écrit dans les années 1970 qu'« interpréter le fascisme, c'est d'abord en écrire l'histoire ». Il en était résulté une biographie de Mussolini de près de cinq mille pages. Serra réalise de son côté un souhait que la mort n'a pas permis à De Felice de réaliser : composer, à la fin de son entreprise titanesque, une sorte d'épure de la vie du *Duce*. Le livre de Serra se distingue d'abord par ses qualités didactiques. Mussolini est présenté à des lecteurs français par un écrivain (et un bel écrivain !) italien. Dans l'Hexagone, l'image du pantin fanfaron n'est toujours pas tout à fait dissipée. Serra expose au contraire avec clarté le projet politique construit du personnage : une *mystique totalitaire* qui fut l'essence de son action. « Nous voulons en somme fasciser la nation de telle sorte que, demain, italien et fasciste, comme encore il y a peu italien et catholique, soient une seule et même chose », avait averti Mussolini dans son discours de l'Augusteo de juin 1925. Il entreprit alors d'éliminer tous les obstacles à la réalisation de cette entreprise monstrueuse, imposant sa dictature par la contrainte et la violence (alors qu'il n'en était pas lui-même coutumier). Serra ne dissimule aucune des erreurs et des horreurs de cet autodidacte misanthrope et cultivé, que des comparaisons hasardeuses avec d'autres – Lénine, Hitler, voire Castro – ont rarement permis de saisir dans la singularité de son caractère. Sur ce plan, la dissipation du mystère tient ses promesses.

■ Jean-Luc Pouthier

**Georges Roque**

## **La cochenille, de la teinture à la peinture**

*Une histoire matérielle de la couleur.*  
Gallimard, « Art et artistes »,  
2021, 336 pages, 24 €.

■ L'observation d'un tout petit insecte de rien du tout (la cochenille peut mesurer de deux à six millimètres) s'épanouit aux dimensions d'une vaste étude historique, géographique, esthétique et scientifique, grâce au talent de Georges Roque. On doit déjà au philosophe et historien d'art deux ouvrages sur la couleur, l'un relatif à la lumière se faisant couleur, l'autre à l'art et la science de la couleur. La cochenille a été utilisée pour le pigment rouge qu'elle permet de fabriquer, en étant pulvérisée puis séchée pour des usages aussi variés que la protection contre les ultraviolets, la fabrication d'un antibiotique, l'impression sur les anciens codex ou encore, bien sûr, la teinture textile. L'ouvrage, bien illustré, exploite les plus petits détails pour démontrer qu'il est ici question, au-delà d'une couleur particulière obtenue par l'exploitation coûteuse de cet insecte, des déclinaisons du rouge dans la peinture jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi des relations commerciales entre l'Occident et l'Amérique latine, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, puis au sein de l'Europe, et enfin entre l'Europe et l'Asie, par les marchés de la soie et de ladite cochenille. La dimension sémiologique et symbolique de cette teinture rouge n'est pas négligée.

L'auteur traite aussi bien de sa signification cosmologique dans l'Amérique précolombienne que du rouge comme couleur exemplaire du pouvoir, magnifiée dans les portraits officiels des dirigeants civils et religieux. Le fil rouge, si l'on peut dire, d'une telle étude est la matérialité de la couleur, ou comment le passage du pigment à la teinte, de la toile peinte au textile est à l'entrecroisement de perspectives économiques, sociales et esthétiques.

■ Brice de Villers

---

## SCIENCES

**Paul Mathis**

### Biocène

*Comment le vivant a coconstruit la Terre.* Le Pommier, 2021, 224 pages, 16 €.

■ Il s'agit d'une traversée en accéléré des 4,6 milliards d'années qu'a vécu la Terre, et au cours desquels les matériaux de départ ont atteint progressivement un niveau d'organisation extraordinairement élaboré. Il y a d'abord la construction de molécules de plus en plus complexes, chaque étape permettant à l'étape suivante d'atteindre un niveau supérieur de complexité. Puis apparaissent les matériaux constitutifs des premiers êtres vivants (ADN, ARN, membranes, etc.), avec les structures nécessaires pour permettre les échanges énergétiques dont ils ont besoin – au prix de l'apparition de formes hautement impro-

posables (pourquoi utiliser quatre manganèses et un calcium pour oxyder l'eau?). Les ressources consommées incluent le CO<sub>2</sub>, le méthane, l'eau, la chaleur, la lumière du soleil... La photosynthèse s'installe et, avec elle, la production d'oxygène qui nécessite, pour ne pas s'annihiler, la chute de matériau organique au fond des océans. Apparaissent les végétations marine puis terrestre, la résorption du CO<sub>2</sub> atmosphérique (par les plantes et la calcification des mollusques et des vertébrés) et celle du méthane, l'enveloppe d'ozone stratosphérique, la production des sédiments carbonés, phosphatés et calcaires, l'enfouissement des oxydes métalliques, la régulation du climat par la végétation... Puis les animaux marins et terrestres. Tout cela, au prix d'un enchaînement intime des étapes du vivant et des structures géologiques (subsidence, volcanisme) et cosmologiques (météorites). C'est un « grand récit » dans lequel il faut prendre les termes techniques, que l'on ne connaît pas forcément, comme les personnages d'une grandiose histoire.

■ Philippe Rivet de Sabatier

---

## PHILOSOPHIE

**Clément Rosset**

### Les matins de l'esprit

Préface de Santiago Espinosa.  
Encre marine, 2021, 140 pages, six illustrations, 17,50 €.

■ Encore étudiant, Clément Rosset (1939-2018) publiait, en 1960 aux PUF, *La philosophie tragique*. L'année suivante, il achevait *Les matins de l'esprit*, dont le manuscrit est resté dans un placard jusqu'en 2020, deux ans après sa mort. Rosset aurait pu être presque aussi sévère pour le ton de cet écrit qu'il le fut pour son premier livre, dont il condamna l'« hyperbolisme » et la « véhémence », et l'écriture des ouvrages ultérieurs se montrera plus légère, non dénuée d'humour. Mais déjà sont exprimées des intuitions majeures qui ne cesseront d'être reprises et affinées. Celle du *tragique* est première. La vision tragique de la vie, lucidité sans échappatoire sur la réalité, affirme l'impossibilité même de toute solution, de toute réconciliation, de toute harmonie. Elle fait l'expérience de ce que l'auteur nomme l'« inconciliable » et l'« irréconciliable », et commande d'admettre le réel dans ses indépassables contradictions. Elle s'oppose radicalement à toute vision « moraliste » qui nous astreint à d'irréelles bontés, ainsi qu'à toute pensée accrochée à l'espoir de fins heureuses. Pourtant, loin de sombrer dans un nihilisme impuissant, cette pensée tragique, face à la « crudité » et à la cruauté du réel, affirme la vertu paradoxale de la joie. Incompréhensible, inexplicable sentiment qui s'éprouve, malgré toutes les raisons d'être dévasté, comme un amour inconditionnel de la vie. Les ressources premières où puise Rosset sont Schopenhauer et Nietzsche, mais on trouve ici des

passages lumineux sur des thèmes chrétiens ressaisis en dehors du religieux : la Nativité, la grâce. Véritablement, ce livre de jeunesse, un des premiers et brillants coups d'archet d'une pensée qui fait précisément de la joie, sans la confiner dans un âge de la vie, une « vertu de jeunesse », mérite d'être lu.

■ Gildas Labey

**Paul Ricœur**

## Réflexion faite

*Autobiographie intellectuelle* (1995).  
Présentation inédite d'Olivier Mongin. Seuil, « Points essais »,  
2021, 128 pages, 7 €.

**Margaux Cassan**

## Paul Ricœur

*Le courage du compromis*.  
Éditions Ampelos, « Résister »,  
2021, 134 pages, 12 €.

■ La publication concomitante de ces deux petits ouvrages donne une bonne occasion, pour qui ne connaîtrait pas le philosophe Paul Ricœur (1913-2005) ou serait intimidé par sa pensée, de le découvrir en chair et en esprit. Ces volumes présentent en effet l'œuvre et l'homme. Le premier, présenté utilement par Olivier Mongin, un ami, ancien rédacteur de la revue *Esprit* où le philosophe écrivit beaucoup, déploie un parcours intellectuel. Le philosophe qui se livre à son autobiographie intellectuelle, en demeurant très pudique sur sa vie,

se présente comme un explorateur des régions de l'être, singulièrement sur l'être de l'agir humain, parti à la recherche d'une ontologie de l'homme capable. Le second ouvrage, biographique, donne d'incarner comment l'homme Ricœur vécut cette ontologie dans le courage du compromis, sachant que la difficulté de l'action et de l'engagement ne tient pas au fait d'avoir à choisir entre le bien et le mal, mais entre le gris et le gris. Margaux Cassan redonne ainsi cette belle citation du philosophe sur ce qu'est une vie humaine : « Un hasard transformé en destin par un choix continu. » Elle met en exergue, sans doute parce que la ligne éditoriale l'y pousse, son protestantisme, Ricœur se définissant pour sa part moins comme un philosophe protestant que comme philosophe *et* protestant. Deux belles initiations à cette grande pensée pour notre temps en attente de lui-même.

■ Jean-Philippe Pierron

**Martin Buber**

## La souveraineté invisible

*Perspectives sur une humanité qui vient.* Traduit de l'allemand par Gaël Cheptou. Éditions de l'éclat, « Éclats », 2021, 160 pages, 10 €.

■ Martin Buber (1878-1965), un des plus grands penseurs juifs du XX<sup>e</sup> siècle, sioniste attaché à la forme culturelle de ce mouvement plutôt qu'à ses aspects poli-

tiques, fut paradoxalement aussi un penseur du politique, moyen d'action pour l'amélioration de la société, ce que le judaïsme nomme *tiqqoun olam*, la « réparation du monde ». En témoignent, dans le texte qu'il consacre à Gustav Landauer (1870-1919), socialiste libertaire assassiné en 1919, ces propos au sujet de l'action politique : « Ce qui compte, ce n'est pas la "pureté de l'âme", mais la responsabilité. » D'autres textes de ce recueil d'essais illustrent l'ouverture de la pensée de Buber aux problématiques universelles de justice. Ainsi, il exprime son admiration pour Gandhi qu'il appelle « un homme de vérité ». Ce qui lie Buber à Gandhi, c'est l'idée de complémentarité entre religion et politique. « La religion signifie but et chemin ; la politique, fin et moyens. » N'est-ce pas d'ailleurs pour préserver la justice, exigence fondamentale du judaïsme, que Buber interpelle le Premier ministre David Ben Gourion dans la lettre qu'il lui adresse en 1956 après des exactions commises dans des villages arabes ? Penseur au carrefour du religieux, du politique et du social, Buber exprime dans un autre essai son intérêt pour la sociologie, science qu'il souhaite voir « s'engager dans la voie d'Isaïe, celle de la critique et de l'exigence dans la situation présente ». Mais ce qui sous-tend l'ensemble de son œuvre, c'est la recherche de la grande paix, une passion qu'il souhaite « bien plus grande et plus puissante que la guerre ».

■ Laurent Klein

**Judith Butler**

## **La force de la non-violence**

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Christophe Jaquet. Fayard,  
« À venir », 2021, 256 pages, 20 €.

■ Judith Butler reprend à nouveaux frais un sujet largement débattu au cours du XX<sup>e</sup> siècle, à la fois dans la théorie et sur le terrain des luttes politiques. La non-violence est-elle un idéal et un concept possibles de la philosophie politique ? Peut-on faire l'économie, dans la lutte contre la violence dont l'État est censé détenir le monopole légitime, d'une violence contraire ? Butler plaide courageusement contre l'argumentaire habituel contre la non-violence (sa naïveté, son impossibilité anthropologique, la passivité et l'irresponsabilité de ceux qui y ont recours), en s'appuyant notamment sur des philosophes de la tradition juive et sur la psychanalyse freudienne. La non-violence n'est pas l'acceptation de la violence, elle est une manière de faire valoir la qualité d'un autre type de relations entre les vivants que celui de la destruction réciproque. Elle se caractérise par l'agressivité, et non par la destruction, et par le souci de faire advenir dans le corps social la pensée de l'interdépendance des êtres vivants. Elle suppose donc le dépassement de l'individualisme vers la représentation d'un homme originairement dépendant de la nature, de ses proches et de la société, et égal à ce titre à tous les autres. Grâce à cette proposition,

Butler peut, à la fin de son livre, critiquer les théories du *care* et le concept paternaliste, selon elle, de vulnérabilité qui ne rend pas compte de la force contestataire et critique de l'individu, même précaire. La non-violence dans la lutte est bien la force des plus fragiles d'entre nous, quand elle n'est pas le fait d'une incapacité à l'exercer, mais lorsqu'elle rend à chacun la force de refuser les relations fondées sur la domination et le repli sur soi, sur le mépris du monde.

■ Camille de Villeneuve

**Yann Schmitt**

## **Introduction à la philosophie des religions**

Ellipses, 2021, 408 pages, 26 €.

■ Il y a peu d'ouvrages en langue française introduisant à la philosophie des religions. Celui-ci se présente comme une sorte de manuel, à la fois dans sa construction générale et dans son souci constant d'être accessible au plus grand nombre. Le lecteur dispose ainsi d'un texte très clair et qui balaye la plupart des grandes questions liées au fait religieux (par le biais de chapitres autonomes les uns par rapport aux autres), tout en ayant l'occasion d'approfondir l'analyse, grâce aux bibliographies de fin de chapitre. Il reste que l'ouvrage prête le flanc à au moins deux remarques critiques. Premièrement, certains partis

pris de l'auteur posent question, notamment l'usage très parcellaire des références classiques au profit des références bibliographiques contemporaines, ou encore le très petit nombre d'extraits de textes philosophiques analysés en détail. Deuxièmement, on pourra se demander jusqu'à quel point il est possible d'écrire un ouvrage de philosophie des religions en passant délibérément sous silence les principales questions théologiques qui ont agité l'histoire de la pensée. Ce choix prive le lecteur de certaines mises en perspective qui auraient pu être éclairantes sur bien des points. Imaginerait-on d'ailleurs un livre sur la philosophie des sciences dont l'auteur expliquerait qu'il fait le choix de ne pas mobiliser du tout le traitement que l'histoire des sciences réserve aux questions traitées ?

■ Louis Lourme

---

#### MONDE

**Jean-Pierre Filiu**

## Le milieu des mondes

*Une histoire laïque du Moyen-Orient de 395 à nos jours.* Seuil, 2021, 384 pages, 25 €.

■ Le propos du dernier livre de Jean-Pierre Filiu est ambitieux. Il s'agit d'abord de sortir des grilles de lecture trop simples de cet Orient « si proche » et si compliqué. Le projet d'écriture, résolument anti-huntingtonien, est ensuite de trou-

ver, dans une approche « laïque », l'antidote aux si nombreux « grands récits » et autres « histoires saintes », unitaires et faussement nécessaires, qui irriguent souvent le débat public. Selon Filiu, un des leviers consisterait à déplacer les périodisations habituelles, à désacraliser certains événements trop célèbres, pour restituer dans leur dynamique propre les mouvements contradictoires qui ont gouverné cette immense région, avec évidemment beaucoup plus de continuité et de contingence que de rupture et de fatalité. Accessible au lecteur honnête homme, ce texte pourra décevoir les esprits plus pointus appréciant appareils critiques et bibliographies touffues. On pourra regretter également l'absence d'un développement géographique à proprement parler, malgré quelques mentions du rôle joué par le relief, dans la spécificité de la Syrie notamment. On pourra se demander enfin pourquoi une histoire « laïque » (n'est-elle pas plutôt « postmoderne » ?) se cantonne très souvent à une trame événementielle si pauvre en analyses sociales, à l'exception des derniers chapitres où l'on sent l'auteur contemporanéiste plus proche de son objet. Il faut dire que sortir de cette « histoire à l'ancienne » n'est pas simple, selon l'aveu de Henry Laurens lui-même, dans son cours au Collège de France. Mais le propre des bons livres d'histoire n'est-il pas de susciter chez le lecteur une perplexité salutaire et une curiosité accrue pour d'autres lectures ?

■ Charles Delort

**Thomas Borrel,  
Amzat Boukari Yabara,  
Benoît Collombat  
et Thomas Deltombe (dir.)**

## **L'Empire qui ne veut pas mourir**

*Une histoire de la Françafrique.*  
Seuil, 2021, 1 008 pages,  
six cartes thématiques, 25 €.

■ La « Françafrique », expression renvoyant à la nocivité de relations trop étroites entre la France et l'Afrique symbolisées par Jacques Foccart, ne serait pas une dérive fortuite mais un solide « système » mêlant le formel et l'informel, toujours debout en dépit de dénégations récentes. Sa « matrice » se trouverait dans la période finale de la colonisation française en Afrique sous la Quatrième République. Telle est la thèse de ce livre massif et qui fera date avec ses six parties correspondant chacune à une période distincte de l'« histoire de la Françafrique » et sa cinquantaine de chapitres par des contributeurs presque exclusivement français, mais aussi bien journalistes qu'universitaires. Si la thèse est contestable, car la « Françafrique », simple slogan politique, ne renvoie pas à une réalité institutionnelle comme le *Commonwealth* ou la Francophonie, les informations à glaner sont foisonnantes. La précision et la variété de chapitres très spécialisés, se croisant avec des synthèses en tête de chaque partie, font de ce livre un monument. Il est regrettable que son militantisme, ses jugements tranchés (sur Léopold Sédar Senghor, par exemple) et

le choix discutable d'une édition « grand public », sans que soient données les références des innombrables citations, ne facilitent pas son utilisation pour des travaux à venir.

■ François Gaulme

---

### SOCIÉTÉ

---

**Didier Fassin**

## **Les mondes de la santé publique**

*Excursions anthropologiques.*  
*Cours au Collège de France 2020-2021.*  
Seuil, « La couleur des idées »,  
2021, 400 pages, 23 €.

■ C'est une aventure peu banale qui est arrivée à Didier Fassin : alors qu'il préparait son cours dans le cadre de la chaire annuelle de santé publique du Collège de France, son travail a été rattrapé par l'épidémie de Covid-19, et donc par l'Histoire. L'objet d'étude offrait ainsi une occasion inattendue d'actualiser, lors de la dernière leçon, les thèses soutenues dans un ouvrage pensé avant la crise sanitaire. Alors que le concept même de « santé publique » est loin d'être univoque, Didier Fassin, avec sa double compétence de médecin et d'anthropologue, en explore ce que le titre appelle avec un pluriel judicieux « les mondes ». Ceux-ci ne désignent pas des activités spécifiques mais des « ensembles de questions se posant à la société dans le langage de la santé publique et pré-



sentant une certaine communauté d'enjeux – autour de la volonté de quantifier, de la légitimation des savoirs, de la signification du conspirationnisme, des logiques de l'immoralité, des disparités dans le traitement des personnes exilées ou détenues ». Ces portes d'entrée font l'objet d'autant de séquences et sont nourries par une documentation qui impressionnera le profane, mais sans jamais le noyer. Le lecteur est invité à entrer dans la complexité des enjeux, à l'aide d'une grille de lecture minutieusement présentée dès le commencement de l'ouvrage, celle des traitements contradictoires et, pour tout dire, rétrospectivement inquiétants, réservée au saturnisme infantile lors des dernières décennies. Cette grille paradigmatique est rappelée opportunément au début de chacune des leçons.

■ Jacques Ricot

**David Djaïz**

## **Le nouveau modèle français**

Allary éditions, 2021,  
236 pages, 19,90 €.

■ David Djaïz poursuit sa réflexion sur notre pacte social entamé avec *La guerre civile n'aura pas lieu* (Cerf, 2017) et *Slow Démocratie* (Allary éditions, 2019, voir *Études*, n° 4271, mai 2020, pp. 139-140). Il commence par faire le diagnostic d'une société française morcelée, inquiète de son avenir

et persuadée qu'elle n'a plus de ressources. Il puise dans l'histoire de France pour rappeler que ce fut justement le déclinisme ambiant de l'après-guerre (1944-1947) qui donna la force aux dirigeants de l'époque de lancer le pays sur la voie de la modernisation. Frappée par des bouleversements multiples depuis lors (avènement de la société de consommation, croissance de la classe moyenne, entrée dans la mondialisation), la France de 2021 doute à nouveau d'elle-même. C'est à ce sentiment diffus que souhaite répondre l'auteur, en traçant les contours d'un « nouveau modèle français ». Ce dernier doit reposer sur un diptyque : la création d'un nouveau système productif et la diffusion d'une nouvelle culture civique. Cette « économie du bien-être » devra miser sur une agriculture durable, une décentralisation de notre modèle de santé et une éducation modernisée sous la houlette du Haut-commissariat au plan. Ce nouveau pacte civique passera par une simplification de l'organisation territoriale (autour d'un bloc régional et d'un bloc communal), l'aménagement de nouveaux lieux de socialisation (à l'image des tiers lieux) et une respiration démocratique (avec l'introduction de 40 % de proportionnelle aux élections législatives et la transformation du Sénat en Assemblée des régions). Fourmillant de propositions concrètes, le nouveau livre de David Djaïz enrichit le débat public à l'occasion de l'élection présidentielle.

■ Arthur des Garets

**Didier Pourquery**

## **Sauvons le débat**

*Osons la nuance.* Presses de la cité,  
2021, 240 pages, 19 €.

■ Un nombre croissant d'analystes dénoncent la dérive de « débats » qui se limitent à des invectives, des échanges de slogans, des visions binaires où chacun est sommé de « choisir son camp ». Didier Pourquery, qui a une longue expérience des médias, s'efforce de lutter contre cette tendance en défendant une manière de faire sensible à la complexité des situations et à la nuance. Il est conscient du fait qu'un tel positionnement va à l'encontre d'une civilisation du spectacle qui ne redoute rien de plus que l'ennui. Mais comment faire autrement si l'on veut être des chercheurs de vérité ? Le livre est un parcours des multiples dimensions de la « nuance ». Il faut prendre le temps d'en explorer toutes les richesses à l'aide de grands auteurs qui l'ont défendue. C'est surtout Montaigne qui servira de guide, mais aussi Condorcet et Camus, et même Nietzsche, dont la lecture permet de montrer qu'une pensée nuancée n'est pas une pensée molle. Un thème connexe est celui de la « conversation », dans la mesure où elle prend en « considération » le point de vue d'autrui. Contre l'arrogance de ceux qui se pensent dans le « camp du bien », l'enjeu est de défendre « le droit de faire entendre une voix humaniste, paisible, réfléchie ». Le chemin est exigeant : il passe par l'éducation

au sens critique. À l'horizon d'une campagne électorale et des débats qui l'accompagnent, ce propos est bienvenu.

■ François Euvé

**Régis Debray, Didier Leschi  
et Jean-François Colosimo**

## **République ou barbarie**

Cerf, 2021, 160 pages, 16 €.

■ L'ouvrage se présente comme une lecture engagée de l'actualité des rapports de l'État français aux faits religieux. Un débat, modéré par Didier Leschi, entre Régis Debray et Jean-François Colosimo est suivi d'une contribution de chacun des trois auteurs. « Qui sème l'ignorance ruine la coexistence », écrit Debray, continuant à clamer, vingt ans après son *Rapport sur l'enseignement du fait religieux dans l'école laïque* (2002), qu'une éducation à la laïcité doit se coordonner à un enseignement sur l'approche critique des religions. Entre autres raisons, l'école donnerait ainsi d'utiles clés de compréhension du phénomène de sacralisation qui est le propre de toute société humaine, en référence à une transcendance divine ou non. Pour sa part, Colosimo, mettant sans ambages le doigt dans la marque des clous, estime notamment que la gestion de la crise sanitaire par les autorités de l'État interroge existentiellement les communautés culturelles quant

à leur utilité sociale. Enfin, Leschi, dans cette même ligne, propose une vision dynamique de la laïcité, qui doit constamment être cultivée et reconquise. Les trois auteurs ont en commun la conviction que la France occupe, dans ses rapports au religieux, un rôle unique dans le monde. Il s'agit vraisemblablement de la faiblesse majeure de cette publication, car les questions posées le sont dans une multitude d'autres sociétés démocratiques et gagneraient à être pensées de manière supranationale. En effet, si la méthode juridique française se confond avec l'idée de laïcité, d'autres démocraties, particulièrement en Europe occidentale, peuvent conceptuellement être qualifiées de laïques, bien que cette terminologie ne s'y trouve pas employée *expressis verbis* dans leur droit national.

■ Christophe D'Aloisio

**Éric Sadin**

## Faire sécession

*Une politique de nous-mêmes.*  
L'échappée, 2021, 224 pages, 17 €.

■ Comment « faire commun », guidés par le souci du respect de la dignité de chaque personne, dans des sociétés en proie à un endormissement des consciences et à une marchandisation croissante ? La surveillance numérique généralisée et les modèles tech-

nico-économiques actuels nous leurrent et sont écologiquement insoutenables. Éric Sadin invoque un devoir catégorique d'interposition, dans le prolongement de l'impératif catégorique de Kant, au service de communautés politiques composées de personnes considérées comme des fins les unes pour les autres. Le philosophe analyse avec finesse les problèmes posés par certaines voies réformistes : l'attention aux autres qu'humains promue à la suite de Philippe Descola et Bruno Latour ne doit pas nous éloigner des luttes sociales ; le film *Demain* (Cyril Dion et Mélanie Laurent, 2015), qui a nourri un imaginaire collectif d'une société possible, ne doit pas éluder les impasses d'une somme d'initiatives individuelles qui, à elles seules, ne peuvent changer nos structures. Au recours principal à la puissance publique est préférée par l'auteur la multiplicité des collectifs, en vue d'une « institutionnalisation de l'alternatif », mais les moyens pour y parvenir laissent le lecteur sur sa faim. La force de l'ouvrage tient sans doute à son interpellation à l'égard de nos capacités citoyennes de mobilisation pour créer les conditions de sociétés plus justes et désirables. La figure de Simone Weil est souvent invoquée pour nourrir une réflexion sur les justes enracinements et lutter contre les déracinements aliénants, tout en visant une amitié politique qui, à certains égards, fait écho à celle qu'invoque le pape François dans *Fratelli tutti*.

■ Cécile Renouard

François Prouteau

## Odyssée pour une Terre habitable

Préface de Nathanaël Wallenhorst.  
Éditions Le Pommier,  
2021, 240 pages, 18 €.

■ Il est des livres qui, tel le plongeur souple de certaines piscines, aident à prendre le meilleur élan pour plonger dans le grand bain : telle est cette *Odyssée*. Le projet de François Prouteau, tenu d'un bout à l'autre du livre sans pesanteur ni pédantisme, est de revisiter la question de la transition écologique à la lumière de l'*Odyssée* d'Homère, pour mieux penser les périls qui pèsent sur l'habitabilité de la terre, et envisager les manières d'y faire face, notamment en matière d'éducation. Le cosmos est pour Ulysse un lieu harmonieux, malgré tout, dont les hommes sont les hôtes (« Et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre », dit Ulysse). Les forces surnaturelles agissant dans ce lieu nous dépassent : « Écoute-moi, seigneur dont j'ignore le nom ! Je viens à toi, que j'ai si longtemps appelé, pour fuir hors de ces flots Poséidon et sa rage. » Envisager notre destin commun non comme une « transition » mais comme une « odyssée », dans un élan collectif pour mettre le cap vers la Terre du vivre-ensemble, tel est l'exemple que nous donne Homère. Le retour à Ithaque n'est certes pas glorieux, mais c'est bien l'aventure du premier homme énigmatique et courageux annoncé dans le prologue du poème (« Il me faut raconter, Muse, l'homme aux

mille tours... ») dans une prise de parole inaugurale et créatrice. C'est à cet homme que nous pouvons nous identifier. Ulysse n'est pas un héros et il ne donne pas de leçons. Mais il est fidèle, généreux, rusé (il s'adapte aux circonstances) et tenace. Cet ouvrage passionnant est un guide indispensable pour veiller ensemble à la maison commune.

■ Daniel Casadebaig

Mariette Darrigrand

## Viriles comme Vénus

Éditions des Équateurs,  
2021, 112 pages, 13 €.

■ Et si le féminisme consistait à rendre aux femmes ce qui leur a été enlevé, plutôt qu'à retirer aux hommes ce qu'ils pourraient partager ? C'est la suggestion malicieuse de Mariette Darrigrand. Si la virilité n'est pas le propre de l'homme, c'est parce qu'au commencement, cette qualité n'a rien de sexué. L'adjectif « virile », épique avant le XVII<sup>e</sup> siècle, désignait les êtres qui savent propager et transmettre la vie. La virilité faisait ainsi à Rome l'objet d'une cérémonie initiatique pendant laquelle le jeune homme revêtait la toge dite « virile ». Entré dans l'âge adulte, il est alors fertile et responsable. Le poète Ovide s'est aussi employé à décrire la virilité comme « la capacité d'éviter deux choses : sauter sur tout ce qui bouge et refuser tout contact,

rester dans le virtuel ». Et Vénus ? Elle est la déesse virile par excellence dont on a oublié, au fil des siècles qui en firent le symbole du délétère « idéal féminin », qu'elle était, pour les Romains, la déesse de la vie sociale. Si elle fait la paire avec Mars, ce n'est pas au seul titre d'amoureuse, mais parce qu'elle est la déesse qui cultive la vie et les relations apaisées au sein de la Cité. L'auteure convoque pour finir Simone de Beauvoir, un modèle de virilité dans ce sens antique, du fait de sa joie d'exister, aussi puissante que son intelligence et son courage. Exister n'est ni féminin ni masculin : la joie tend à la neutralité. Simone de Beauvoir a conduit son immense travail sur les femmes pour qu'elles puissent entrer fraternellement en relation avec les hommes et partager enfin à égalité un monde commun. Au bout du compte, hommes et femmes sont « aussi nus devant la vie ». La virilité, c'est la joie de la fraternité des sexes.

■ Camille de Villeneuve

#### QUESTIONS RELIGIEUSES

**Pierre de Charentenay**

### Tolérance zéro

*Lutter contre la pédophilie dans l'Église.* Salvator, 2021, 216 pages, 20 €.

■ « En rester au *statu quo* et refuser les changements, c'est choisir d'être complice. » Cette phrase résume le message que Pierre de Charentenay veut faire passer à

ses lecteurs. Dans une première partie, il passe en revue la gestion de la crise des abus sexuels dans une dizaine de pays. Dans ce sombre tableau, il montre qu'au-delà des différences culturelles, il y a bien des constantes dans la défaillance de l'institution ecclésiastique. Dans la deuxième partie, il analyse quelques-uns des éléments qui ont concouru à créer une situation qui, à la fois, a permis les abus et conforté le silence qui les entoure. Il explique ce qu'il faut entendre par « cléricalisme » et passe en revue des attitudes spirituelles, déjà dénoncées par le pape François dans l'exhortation apostolique *Gaudete et exsultate* (2018) et qui relèvent du pélagianisme ou du gnosticisme. Il rappelle que saint Paul mettait déjà en garde contre les risques de déviation des charismes et analyse le phénomène de l'emprise spirituelle. Il aborde donc finalement les abus sous un angle beaucoup plus large que celui des seuls abus sexuels sur mineurs qui forment le sous-titre du livre. Il constate la faillite d'une gouvernance inadéquate et insiste pour mettre les victimes au centre des préoccupations. Publié juste avant la sortie du rapport de la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (Ciase), le 5 octobre 2021, il l'annonce mais ne pouvait anticiper ni l'impact de ce rapport, ni les changements que la Conférence des évêques de France (CEF) allait décider dans la foulée.

■ Monique Baujard

**Josselin Tricou**

## **Des soutanes et des hommes**

*Enquête sur la masculinité des prêtres catholiques. Préface d'Éric Fassin. Presses universitaires de France, 2021, 472 pages, 23 €.*

■ La séquence de publicisation des scandales d'abus sexuels que traverse l'Église catholique a remis la question de la sexualité des prêtres au centre du débat public. Josselin Tricou (membre de l'équipe EHESS et Inserm de la Ciasa) nous livre ici le fruit d'une enquête doctorale en sciences politiques portant sur la question des masculinités sacerdotales, au sein de laquelle « l'obsession cléricale pour la question homosexuelle » (p. 446) occupe une position centrale. La richesse des matériaux convoqués (observations dans des séminaires, retraites, entretiens auprès de clercs en France et à Rome, questionnaire, analyse de films, de blogs, d'articles de presse) permet à l'auteur de déplacer sa focale sur différents angles de son objet. En résulte une analyse de quatre principaux régimes de « genre cléricale » à l'œuvre dans le catholicisme contemporain. Cette approche constitue, au-delà de la question de la sexualité, un outil heuristique certain permettant d'enrichir la compréhension de thématiques aussi diverses que la politisation, la famille, la pastorale ou même la liturgie. Le caractère programmatique de ce travail, dont la réception polarisée au sein du catholicisme français atteste (entre autres) de la nou-

veauté, appelle à d'autres études traitant notamment des femmes laïques en responsabilité, volontairement écartées ici (sauf en épilogue), pourtant centrales dans la quotidienneté de la vie ecclésiale.

■ Samuel Dolbeau

**Anne-Marie Pelletier**

## **L'Église et le féminin**

*Revisiter l'Histoire pour servir l'Évangile. Salvator, 2021, 176 pages, 17,80 €.*

■ La plume élégante d'Anne-Marie Pelletier se fait incisive. Et si l'organisation actuelle de l'Église, avec ce qu'elle comporte de hiérarchie masculine et de marginalisation des femmes, n'était pas chimiquement pure au regard des Évangiles ? L'auteure s'emploie à décaper les couches successives d'adhérence culturelle, de préjugés anthropologiques et de représentations ambiguës accumulées au cours des siècles et qui continuent à nourrir bon nombre de discours théologiques et ecclésiologiques. Elle montre ainsi que la nouveauté chrétienne, qui met tous les enfants de Dieu sur un pied d'égalité, a échoué à s'imposer face à la domination masculine séculaire. Dans la première partie, anthropologues, philosophes et théologiens sont convoqués pour décrypter les ressorts d'une culture qui n'a cessé de minorer le rôle des femmes. La seconde partie dénonce la façon problématique

dont l'Église manie la métaphore du mariage et la notion d'un « spécifique féminin », les faisant finalement reposer sur une hiérarchie inégalitaire des sexes. Dans le contexte actuel, où tant le Synode sur la synodalité que le rapport de la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (Ciase) invitent à repenser d'urgence les rapports d'autorité et de pouvoir dans l'Église, ce livre offre la profondeur historique indispensable pour comprendre le présent et dessiner l'avenir. Une Église de connivence avec la domination masculine ne peut faire entendre l'Évangile comme message de liberté. Aussi, pour servir l'Évangile, la bibliste propose, en partant des Écritures, de penser l'Église sur un mode d'abord inclusif, où la commune condition humaine et baptismale prime sur les caractères spécifiques de chaque sexe.

■ Monique Baujard

**Christian de Cacqueray**

## Vivre en mortel

Préface de Marie de Hennezel.  
Salvator, 2021, 152 pages, 15,80 €.

■ Fondateur en novembre 2000, à la demande du cardinal Jean-Marie Lustiger, du Service catholique des funérailles, Christian de Cacqueray a déjà témoigné de la dimension humaine et spirituelle de son activité professionnelle dans son livre *Parcours d'adieux, chemins de vie* (Salvator, 2016). En une série de quinze récits il y évoque ce qui

peut se vivre dans le parcours qui va de la première rencontre avec la famille jusqu'à l'ensevelissement ou la crémation. Le présent ouvrage se veut plus réflexif. Rappelant le bouleversement introduit dans la première phase de la pandémie de Covid-19 par les restrictions imposées à la célébration des obsèques, il montre l'importance de la ritualisation des adieux, à commencer par l'écoute et un accompagnement personnalisé de la famille et des proches. Il souligne la densité de l'expérience que font bien souvent, lors de funérailles bien conduites, les acteurs et participants de ces cérémonies, expérience qui peut se prolonger en un véritable cheminement spirituel. L'auteur rend aussi compte de sa propre démarche, issue des deuils qui ont marqué sa vie et nourrie de la méditation des évangiles et de la découverte des Exercices spirituels de saint Ignace. Il développe ses propres réflexions sur la finitude de la condition humaine et le devenir de la personne au-delà de la mort, en des termes qui traduisent son espérance, et même sa joie. « Après trente années d'engagement dans les pompes funèbres, *conclut-il*, je pense que le plus beau cadeau que j'y ai reçu, c'est un appel à choisir la vie, l'urgence de vivre. »

■ Patrick Verspieren

**Anthony Feneuil**

## L'évidence de Dieu

Labor et Fides, 2021,  
208 pages, 18 €.

■ Ce livre est difficile parce qu'il est rigoureux à la fois dans son mode d'exposition et dans la manière dont il traite les textes dont il se sert (Friedrich Schleiermacher, Thomas d'Aquin, Karl Barth, Karl Rahner, Thérèse de Lisieux). Mais sa thèse centrale est lumineuse et libérante : dans le cas de la foi en Dieu, l'évidence n'est pas corrélée à la certitude, mais au contraire au doute. L'évidence mesure en effet la façon dont une croyance s'atteste, non par le degré d'adhésion qu'on lui porte, mais par sa capacité de modifier, de colorer autrement toutes les autres croyances et, de proche en proche, la manière même de vivre. Par ce mouvement, elle ne peut s'éprouver que comme prise de distance à l'égard d'elle-même. La foi comme doute se met donc dans un rapport critique par rapport aux contenus (en particulier dogmatiques) qui la constituent. Par ce geste, elle se rend apte à se les réapproprier continuellement, c'est-à-dire qu'elle rend possible une théologie qui soit au clair avec la raison (non, il n'y a pas de territoires séparés mais l'ouverture d'un champ inouï) et en perpétuelle évolution. Ce serait un contresens d'y voir une sorte d'affaiblissement de la foi, d'abandon de l'affirmation chrétienne. Bien au contraire, une bonne partie de ce travail consiste à montrer à quel point une telle compréhension de la foi est présente dès les textes fondateurs pauliniens et parcourt à l'intime même la grande théologie, y compris thomasiennne. Mais c'est aussi une compréhension qui

la rend capable de s'inscrire en pointe dans le monde contemporain en tant qu'espérance ouverte aux autres formes de théismes, non pour les dévorer ou les trouver compatibles, mais pour s'assurer de la bonne distance à l'égard d'elle-même.

■ Alain Cugno

**Olivier Carré**

## **Le Coran des islamistes**

*Lecture critique de Sayyid Qutb  
(1906-1966). Cerf, 2021,  
384 pages, 25 €.*

■ *Le Coran des islamistes* est la réédition du livre *Mystique et politique* (Cerf – Presses de Sciences Po, 1984). C'est son sous-titre actuel qui nous éclaire véritablement sur le sujet du livre. Olivier Carré, islamologue et politologue, spécialiste de l'islamisme, étudie ici en effet la pensée de Sayyid Qutb, un auteur égyptien peu connu du grand public et pourtant l'un des théoriciens les plus marquants de l'islamisme combattant. Un moment proche des milieux sécularisés égyptiens, Sayyid Qutb connaît une conversion quasi mystique et intègre ensuite, en 1951, la confrérie des Frères musulmans, dont il devient un cadre en vue. Il est emprisonné puis exécuté en 1966, sous Gamal Abdel Nasser. C'est en prison qu'il rédige son commentaire du Coran intitulé *Fi zilâl al Qur'ân*, « À l'ombre du Coran », ouvrage



capital qui aura une grande postérité, même au-delà des cercles islamistes. Carré montre les aspérités et les nuances de ce texte, les liens et les oppositions avec le réformisme islamique. Plus encore, il tente d'expliquer comment la pensée de cet auteur, considéré comme extrémiste, a pu gagner une audience auprès des élites musulmanes. Il nous permet de comprendre que Sayyid Qutb est un auteur marqué par une forme de mysticisme militant et vibrant. Très conservateur d'un point de vue moral, et qualifié de « derviche politique » dans le livre, Sayyid Qutb se montre libéral sur la question du statut des femmes

et développe toute une conception sociale de la religion tournée vers des valeurs de partage et de solidarité. Toutefois, en même temps, il estime que l'islam doit s'imposer et qu'il est en guerre perpétuelle contre ses ennemis historiques (Juifs, chrétiens et « hypocrites »). Carré laisse néanmoins entrevoir une possibilité d'user de la pensée de Sayyid Qutb dans un cadre plus large et moins militant, comme on a pu le faire avec des auteurs anciens, éclairants sur bien des aspects et tout à fait marqués par leur temps sur d'autres. Mais cela, ce sera le travail des nouveaux penseurs de l'islam.

■ Faker Korchane



Retrouvez les recensions sur [www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)  
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

**Pour rester encore dans l'actualité éditoriale, retrouvez aussi sur le site de la revue (en recherchant par le titre de l'ouvrage) :**

- Henri Gesmier, *L'exorcisme... au quotidien*, par Pierre de Charentenay
- Françoise Hildesheimer, *Des épidémies en France sous l'Ancien régime*, par Jacques Ricot
- Stuart A. Kauffman, *Au-delà de la physique*, par Joël Dolbeault
- Olivia Legrip-Randriambelo, *Le combat contre le diable*, par Pierre de Charentenay
- Les économistes atterrés, *De quoi avons-nous vraiment besoin ?*, par Cécile Renouard

#### AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO :

- Après la COP 26
- L'état de la droite
- L'Église après la Ciase